

## 15. « Une secte intolérante »

« Alors, vous avez vu maintenant cette bande ? »

Freud à Binswanger, après la visite de Binswanger  
à la Société viennoise de Psychanalyse  
(Binswanger, 1970: 271).

En 1927, Freud publiait *L'Avenir d'une Illusion*, un ouvrage fort peu original, qui présente la religion comme une invention née de la détresse humaine. René Laforgue, le premier chef des psychanalystes français, écrivait à Freud après l'avoir lu : « Vous ne formulez pas les dernières conséquences de vos développements, et j'ai cru deviner que des raisons toutes particulières vous avaient fait vous arrêter en plein élan. Je crains cependant qu'il faille dire malgré tout que l'on sera forcé de mettre la psychanalyse à la place de la religion, même, disons-le, au risque de vous voir reprocher encore davantage de vous mettre à la place du pape ou de Dieu. Je conçois que cette conclusion puisse mettre votre modestie à rude épreuve » (1-1-1928).

Un demi-siècle plus tard, le psychanalyste François Roustang conclut son examen de l'état actuel du freudisme en écrivant : « La psychanalyse est menacée de devenir une religion, la seule religion possible aujourd'hui à l'ouest » (1976: 41)

Il est paradoxal de constater que Freud, qui s'était donné pour tâche de combattre la religion, a fondé un « Mouvement » qui présente les aspects les plus tristement humains d'une secte : vénération aveugle, dogmatisme, bigoterie, fanatisme... Déjà en 1910, soit un an avant l'excommunication d'Adler, Bleuler qualifiait le groupe des psychanalystes de « secte intolérante ». Peu après, Alfred Hoche, professeur de psychiatrie à Fribourg, parlait d'« une secte fanatique obéissant aveuglément à son chef »<sup>82</sup>. En 1920 Havelock Ellis, avec lequel Freud avait entretenu une correspondance amicale, écrivait : « Il est malheureux que Freud ait d'abord été le chef d'une secte, sur le modèle des sectes religieuses » (cit. in Brome, p. 318). Les choses n'ont hélas pas changé ; avec Lacan à Paris elles ont même empiré...

### a) Les détenteurs de la Vérité

Freud se croyait le dépositaire d'une vérité sacrée. Dans son autobiographie, Jung rapporte que lors de sa première rencontre avec Freud, le Maître de Vienne lui parla de sa théorie de la sexualité avec une « étrange expression d'agitation ». Jung poursuit son récit : « La sexualité était pour lui une réalité numineuse. Mon impression se trouva confirmée par une conversation que nous eûmes environ trois ans plus tard (1910), de nouveau à Vienne. J'ai encore un vif souvenir de Freud me disant : “Mon cher Jung, promettez-moi de ne jamais abandonner la théorie sexuelle. C'est le plus essentiel ! Voyez-vous, nous devons en faire un dogme, un bastion inébranlable”. Il me disait cela plein de passion et sur le ton d'un père disant : “Promets-moi une chose, mon cher fils : va tous les dimanches à l'église” » (1962 : 177).

Lorsque Jung, qu'il avait appelé son « successeur et dauphin », remit en question la primauté absolue de la sexualité, Freud écrivit à Ferenczi au sujet de l'apostolat : « Je considère qu'il n'y a aucun espoir de rectifier les erreurs des gens de Zurich et je crois que, d'ici deux à trois ans, nous évoluerons dans des directions totalement opposées sans arriver à une compréhension mutuelle ». Quelques jours plus tard, sur la même affaire, Freud ajoutait : « Nous possédons la vérité. J'en suis aussi convaincu maintenant qu'il y a quinze ans » (cit. in Jones, II : 158).

« *Nous possédons la vérité* » : c'est la conviction intime de tout psychanalyste. Aujourd'hui Lacan n'hésite pas à répéter : « La vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire. C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage, et pourquoi, moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler » (1966: 868). Quand le Pape de la psychanalyse française fait son apparition à la télévision, il répète une fois de plus le dogme de l'infaillibilité : « Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. [...] A le dire crûment, vous savez que j'ai réponse à tout, moyennant quoi vous me prêtez la question : vous vous fiez au proverbe qu'on ne prête qu'au riche. Avec raison » (1973: 9 ; 47). Chose stupéfiante : un certain nombre d'« intellectuels » partagent l'avis de cet extraordinaire bluffeur. A titre d'illustration, je cite l'aveu d'un de ses disciples, plus ou

p. 249

moins dissident : « Lacan peut affirmer n'importe quoi, et même le contraire, on y adhère sans délai. Durant quinze jours le bruit a couru que la forclusion était réversible, car, de très bonne source, le sachant l'avait dit : donc, tout le monde le croyait. Passé ce délai, les mêmes très bonnes sources devaient faire savoir qu'il n'en était rien : le même tout le monde crut qu'il n'en était donc rien et que la forclusion n'était pas réversible » (Roustang, p. 49). On se croirait à Delphes dans le sanctuaire d'Apollon...

### *b) La voie initiatique*

Comme l'initiation mystique, la formation analytique repose *essentiellement* sur un rapport personnel entre des disciples et un Maître. A titre d'exemple, je rappelle les impressions d'Albert van Renterghem au retour de son séjour à Zurich : « Le Séminaire de Jung ne m'enthousiasmait pas trop. Le semeur déambulait dans la pièce à la manière d'un ours commentant un des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* de Freud. Il demandait l'avis de l'assemblée. Tout cela me faisait penser aux disputes des Pères de l'Eglise lors du commentaire des Évangiles. [...] Je me sentais agacé et songeais à une sorte de comédie lorsque je voyais se promener dans le jardin l'apôtre Jung, entouré de disciples pendus à ses lèvres et qui craignaient de perdre un seul mot de celui qui avait reçu la grâce » (cit. in Brinkgreve, p. 25).

A côté des séminaires, la condition essentielle de la délivrance du permis d'analyser est la réussite d'une didactique auprès d'un analyste patenté. Nous avons déjà vu que le contrôle sur les esprits, que permet cette technique, explique largement le maintien d'une même ligne doctrinale chez les analystes issus d'une même École.

### *c) La fermeture*

Convaincus de détenir la Vérité ultime, les psychanalystes se désintéressent des Écoles rivales et des progrès des sciences, en particulier de la psychologie. Plus exactement : ils ne s'avisent que

de ce qui confirme leur théorie (telles données bien choisies de la linguistique ou de l'ethnologie, par exemple).

Du fait que les disciples ne peuvent que répéter la Doctrine, les publications se limitent à une exégèse *ad nauseam* de la Bible freudienne (ou du Nouveau Testament : Lacan, Klein, Winnicott). La seule nouveauté réside dans la formulation : les décrets des Pères fondateurs sont reformulés dans un langage de plus en plus abscons.

p. 250

Plusieurs analystes ont clairement avoué la fermeture de leur « Cercle ». Ainsi E. Jones — celui que Lacan (1966:718) appelle fort — justement « le champion de Freud » — parle d'une « atmosphère de serre » quand il décrit le groupe des psychanalystes viennois. Cette mentalité n'a guère changé. Aussi Roustang peut-il écrire en 1976 : « Nombre de psychanalystes semblent s'être nourris de la psychanalyse dès le biberon, en font l'unique repère, ne savent rien d'autre que Freud ou Lacan. (...) Il ne se passe plus rien, si ce n'est l'assimilation d'une doctrine avec ses séquelles d'intransigeance, de prétention, d'ignorance crasse et de fanatisme. Si par hasard vous essayez devant ce genre de personnage d'interroger les dires de Lacan lui-même, ou bien vous êtes rejeté dans les ténèbres extérieures ou bien vos interlocuteurs n'entendent même pas de quoi vous pourriez causer » (p. 45). On devine comment l'ouvrage de Roustang a été reçu par ses confrères. Favret donne un exemple de réaction : « C'est lui (Roustang) que j'entendis récemment traiter de nullité théorique par un collègue, lequel déclara d'ailleurs n'avoir pas lu son livre, ni souhaiter jamais le lire, puisque c'était une “merde”. Ainsi va cette Ecole, où l'on prend néanmoins le temps de commenter à l'infini le moindre pet de Lacan (pour continuer la métaphore triviale de mon interlocuteur) » (1977: 2091).

#### d) *Les luttes intestines*

Dès le début de son histoire, la psychanalyse a été marquée par des conflits ouverts et des manœuvres de coulisses, des schismes, des « trahisons » et des excommunications.

En 1935, l'Américain Joseph Wortis venait vivre à Vienne pour faire une analyse chez Freud. Après quelques semaines, il écrivait à Meyer : « Toutes ces écoles d'analyse sont déroutantes pour un simple débutant et la quantité, l'intensité des animosités personnelles qui règnent dans ce milieu n'ont pas de parallèle, sauf peut-être parmi les chanteurs d'opéra. Il faut à mon avis en chercher la cause dans le fait que la psychanalyse est loin d'être une science exacte (je doute qu'elle en soit jamais une) et que cela laisse beaucoup de place aux préjugés et aux préférences de chacun » (p. 155).

Erich Fromm, autre observateur *formé à la psychanalyse*, notait à son tour : « En certaines occasions et du fait de la personnalité de certains de ses représentants, le mouvement psychanalytique a fait montre d'un fanatisme qu'on ne rencontre d'habitude que dans les bureaucraties religieuses et politiques » (1963: 91).

En une quinzaine d'années, la psychanalyse d'obédience freudienne a connu en France pas moins de quatre scissions importantes (pour ne pas parler des chamailleries endémiques) ; en 1953, Lagache et quelques autres démissionnent de la *Société psychanalytique de Paris* pour fonder la *Société française de psychanalyse* ; en 1964 ce second groupe éclate. Lacan fonde l'*École freudienne de Paris*. En 1965, un groupe de lacaniens se sépare du Maître et fonde l'*Association psychanalytique de France* (Anzieu, Pontalis *et al.*). En 1968, de nouveaux désaccords au sein de l'E.F.P. donnent naissance au *Quatrième Groupe* (Aulagnier, Perrier *et al.*). Enfin le 5 janvier 1980, Lacan prononce la « dis-solution » de son École, afin (je cite :) de « lutter contre les déviations et compromissions que l'EF.P. a nourries ». Le lock-out, après lequel les membres

sont invités à faire acte de candidature, permet ainsi au grand Prêtre de l'Église freudienne de Paris (E.F.P.), d'éliminer les hérétiques.

p. 251

Aux Etats-Unis, on retrouve une situation analogue. Martin Gross (1978: 199) note qu'« il faut avoir un solide sens de l'orientation pour se retrouver dans les théories analytiques et les groupes qui s'opposent les uns aux autres ».

Angelo Hesnard, membre fondateur de la Société psychanalytique de Paris, resté toujours fidèle à la doctrine freudienne, reconnaît qu'« Il est frappant de remarquer que, dans tous les pays, on assiste, de temps en temps, à l'apparition, au sein d'une société ou d'un groupe de psychanalystes, de quelque discorde. (...) Chacun s'exprime d'une manière offensée ou récriminatrice ; parfois même modérée et courtoise, mais comportant au fond une attitude quelque peu hostile. (...) Pour nous qui avons pris part à des quantités de réunions médicales, nous n'avons rien trouvé de semblable dans les réunions non psychanalytiques » (1977: 141).

A voir de près l'histoire de la psychanalyse, on a l'impression que toutes les attaques sont permises, hormis la violence physique. Un des procédés les plus fréquents est l'ironie et le mépris. Dans une lettre à Freud, Jung en rapporte un bel exemple. Il raconte qu'au cours d'une réunion d'analystes, Bleuler avait raconté un rêve par lequel il croyait contredire la théorie freudienne. Jung poursuit : « Les dix autres présents se sont secoués de rire et ont naturellement été tout à fait d'accord avec mon interprétation. L'énigme est celle-ci : Bleuler connaît bien trop peu de psychanalyse » (30-4-1910).

Un exemple plus récent. Il met aux prises des analystes qui privilégient la clé du « Symbolique » et d'autres, qui se vouent à la « désarticulation du Signifiant ». Janine Chasseguet, la Présidente de la Société psychanalytique de Paris, est amenée à exposer le cas d'un de ses patients lors d'un colloque de l'École freudienne de Paris. Elle raconte que l'analysé a rêvé qu'il se trouvait « dans un petit chalet que la masse du mont Blanc vient écraser ». Elle ajoute : « Je dis alors que mes associations m'avaient amenée à penser — comme j'imaginai celles des analystes présents — à une attaque contre le sein de la mère, qui, par rétorsion, étouffe le petit garçon, sensation étayée probablement par des expériences précoces de nourrissage ». Et voici comment réagissent les analystes de l'École rivale : « Ces propos déchaînèrent un tollé accompagné de gloussements et de ricanements. On me lança “*cha-let*”. (C'est cela que, paraît-il, il eût fallu comprendre. J'avais naïvement peut-être pensé que le petit chalet représentait le Moi timoré de l'enfant face à la masse géante du sein sur lequel il avait projeté toute son agressivité.) On me dit aussi que j'étais “vieux jeu” (sic) et qu'il était évident que je bloquais mes analyses » (Chasseguet, 1975: 171).

Une autre coutume de la jungle analytique est la haine, quasi paranoïaque, à l'égard des apostats. Freud, ici encore, donne le ton. Il écrit à Jung : « L'essentiel de la tactique sera que Bleuler et sa suite ne doivent pas remarquer que leur défection cause un quelconque trouble. (...) L'occasion viendra encore pour la vengeance, qui se mange très bien froide » (25-5-1910) ... Un an plus tard, Freud dit à Abraham : « Jung est fou, mais mon but n'est pas la séparation, j'aimerais d'abord le laisser se perdre » (1-6-1913) ...

p. 252

Lorsque la rupture est consommée, il écrit encore au même Abraham : « Ci-joint la lettre de Jones. Il est remarquable de voir comment chacun de nous, à tour de rôle, est saisi par l'impulsion de frapper mortellement, au point que les autres, sont obligés de le retenir. Je pressens que ce sera Jones qui nous produira le prochain plan d'action. A cette occasion, la fonction de la collaboration au sein du Comité se manifeste à plein » (25-3-1914).

Jones a tenté de porter remède au triste spectacle des dissensions et des schismes par la création d'un « Comité ». Ce cénacle *secret*, composé de Freud et des cinq disciples les plus dignes de confiance (Jones, Abraham, Ferenczi, Rank, Sachs), avait pour mission de veiller à l'orthodoxie freudienne. Cette citadelle a été bien vite lézardée par les intrigues et les complots. Jones puis Abraham se sont disputés avec Ferenczi et Rank. Ensuite ces deux derniers ont développé leur propre système et se sont séparés de Freud. Après une dizaine d'années de fonctionnement houleux, le Comité avait éclaté...

Comment comprendre que des individus censés en savoir plus long que n'importe qui sur les motivations humaines puissent se perdre en intrigues ? Parmi les hypothèses les plus plausibles, on peut citer :

1. *L'absence de repères scientifiques* et donc la surenchère d'élaborations peu ou prou délirantes que seules peuvent freiner l'autorité du chef et la pression du groupe.

2. *La manie de l'interprétation*. Dans les Sociétés de psychanalyse, chacun « interprète » l'autre, le moindre mot peut devenir un « aveu », qui déclenche les sourires entendus, voire même des « explications » dévalorisantes. Il en résulte un climat de perpétuelle suspicion.

Un des principaux arguments à l'encontre du confrère qui ne partage pas les mêmes convictions est l'insuffisance de son analyse didactique. On le diagnostique alors « *malanalysé* ». (Maugendre note à ce sujet : « On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec l'anathème fréquemment employé par les “phallo” contre les féministes : malbaisée » (p. 1714). Soit dit en passant, c'est la critique qui m'a été le plus souvent adressée depuis ma déconversion. Il est vrai que ma didactique n'a duré que quatre ans, une durée ridicule aux yeux des lacaniens purs et durs.

3. *L'exaltation du moi*, conséquence directe de l'introspection analytique, du sentiment de sonder les vérités ultimes et d'être un intellectuel « émancipé ».

4. *Les intérêts politico-économiques*. La psychanalyse est, entre autres choses (si pas surtout), une affaire d'argent. Les Sociétés de psychanalyse ressemblent à des mafias où les boss cherchent à se rendre maître du marché de l'interrogation sur soi et de la (petite) névrose. Les débutants rivalisent entre eux pour séduire les donneurs de clients, puis cherchent à devenir patrons à leur tour, en délogeant les vieux.

p. 253

Abram Kardiner rapporte (p. 121) que cette situation était déjà celle de la Société viennoise de psychanalyse : « Ce qui était navrant, c'est que toute la structure économique du mouvement psychanalytique reposait entièrement sur les épaules de Freud. Il distribuait les faveurs et les clients entre les analystes du groupe de Vienne et c'était une source à la fois de loyauté et de corruption. Bien sûr, leur groupe n'était pas nombreux — peut-être quinze ou vingt — mais ils passaient tous par le contrôle de Freud si bien que son pouvoir sur leur carrière était énorme tant sur le plan économique que sur celui du prestige ». Ces mœurs n'ont guère changé.

Toutes ces remarques — difficilement contestables — permettent de comprendre pourquoi une Société psychanalytique diffère substantiellement d'une Association de chercheurs scientifiques.